

Enjeux de la créativité : réflexions et perspectives.

Chapitre III : les publics.

Alors quoi, les jeunes ? Travailler pour les jeunes ? Avec les jeunes ?

Pardon ? Créer avec les jeunes ? Non, soyons sérieux. Un public, les jeunes ? Notre temps est trop précieux pour le perdre en questions inutiles. L'argent trop rare pour le jeter par les fenêtres. S'il y a des exceptions pour confirmer la règle – une poignée de jeunes qui en veulent – les autres, que cela soit clair une fois pour toutes ! ne veulent rien entendre. Moins que rien si le rien leur est proposé par des adultes, n'est-ce pas.

Du reste, je dis ça pour leur bien : élaborer des projets spécifiques contribue à les enfermer dans un ghetto social, en quelque sorte, quand leur besoin premier est de s'intégrer au monde équilibré des adultes, de prendre leurs responsabilités de citoyens.

Un simple exemple : « moi, personnellement, n'est-ce pas, à leur âge, je désirais fondamentalement changer le monde. » Aujourd'hui, la simple évocation de ce désir pousse à la rigolade. Vous cherchez à les mobiliser ? Inventez donc un nouveau modèle de portable ! CQFD. Mais pour ce qui serait du « créatif- culturel », mon bon monsieur...

Les jeunes, un public ? J'ose à peine sortir avec eux dans la rue.

Alors quoi ? Encore un article qui s'entame sur une caricature grossière. Facile.

Et pourtant. J'ai entendu questions et commentaires bien plus acerbes, voire plus méprisants à propos de ce public, globalement situé entre douze et dix-huit ans. Seul public, me semble-t-il, dont l'existence même est aussi souvent mise en cause, expédié d'un : « Que les plus jeunes d'entre eux restent assimilés aux enfants et que les aînés attendent le train des adultes. » Ce n'est, après tout qu'un mauvais moment à passer.

Les réticences à considérer les jeunes comme des interlocuteurs, c'est à dire, à leur accorder un temps et un espace de parole et, peut-être surtout, à les écouter, ne sont pas neuves. Serait-ce encore caricaturer que d'affirmer que la tendance générale de notre organisation sociale est plutôt d'ignorer leur parole ? Voire, si leurs cris se faisaient trop audibles, de les contenir en espaces isolés ? Pas totalement, bien entendu. Même les cocottes minutes ont une soupape. Pour empêcher l'explosion, il faut diminuer la pression, laisser s'échapper un peu de vapeur. Mais tout de même, les structures qui leur sont destinées – l'architecture de bon nombre d'écoles, par exemple – sont plus souvent fermées qu'ouvertes sur la cité. Je pourrais citer un certain nombre de centres de jeunes aussi, si exigus qu'il est difficile de s'y remuer. Une culture de bonzaïs, en quelque sorte. Ceci pour planter un décor.

Je ne m'envolerai pas plus longtemps dans des considérations générales, je ne les apprécie guère. Je tâcherai ici de m'en tenir à l'expérience que je vis, avec ce public, depuis une bonne quinzaine d'années. Quelles difficultés particulières ai-je rencontrées dans nos projets ? Mais aussi quelles satisfactions et quelles questions demeurent ?

Les outils que j'ai utilisés sont le théâtre et l'écriture. Il est important de le préciser tant ces deux activités jouissent d'a priori négatifs. Plus, en tous cas, que le cinéma ou la musique, par exemple. Si j'ai choisi de m'en tenir à ces outils, ce n'est ni par masochisme, ni par apostolat. C'est parce que, chemin faisant, j'ai pu constater qu'une fois ces a priori dépassés, le théâtre et l'écriture se révèlent non seulement abordables mais aussi très contemporains. Qu'ils peuvent, bonnes circonstances aidant, répondre à des désirs personnels, quelques fois non exprimés puisqu'inconnus.

Je ne veux pas tenter de répondre ici aux questions du genre : « Vaut-il mieux s'orienter vers un texte de répertoire ou vers une création (Entendez : écriture comprise) ? Mon choix s'est le plus souvent porté sur cette dernière formule, simplement parce qu'elle correspondait au plus près à ma pratique.

Les difficultés rencontrées au cours des projets réalisés avec le public des jeunes sont, bien entendu, d'ordre divers. J'ai évoqué en introduction des réticences d'adultes qui ont « en charge » des groupes de jeunes et les réticences de ceux-ci faces aux propositions « d'en haut », parfois plus par principe que par rapport au contenu des propositions. Je pense ici particulièrement aux projets en cadre scolaire. L'assimilation du théâtre ou de l'écriture, créative, à un devoir d'école est difficile à dépasser. Mais difficile n'est pas impossible. Je pense en outre que les obstacles les plus importants sont d'ordre **Politiques**, (quelle importance accordons-nous à ces projets, aujourd'hui ?) qu'inhérents au public concerné, sans nier ces derniers d'ailleurs.

Bien qu'ils présentent des caractéristiques communes, je voudrais distinguer les projets qui se déroulent en milieu scolaire des autres. Peut-être pour mieux les rassembler enfin, d'ailleurs.

Trop souvent, je pense, les projets en milieu scolaire ne prennent pas compte (le pourraient-ils ?) des nécessités propres au projet artistique : nécessité de temps, d'une infrastructure minimale, etc. Créer un spectacle sur une estrade de classe relève du défi insurmontable. Techniquement, mentalement ou intellectuellement.

Réaliser un atelier écriture, avec un groupe de jeunes, en trois après-midi ou une création théâtrale qui s'inscrit dans le cadre d'un cours d'expression, c'est à dire par unité de répétition de cinquante minutes, cela tient de l'utopie pure.

De telles demandes sont souvent nourries d'une réelle bonne volonté. Celle par exemple de faire découvrir un intérêt pour l'écriture à des étudiants qui, d'emblée, se demandent ce qui leur tombe sur la tête. « Pourquoi voulez-vous nous faire écrire, 'sieur ? » (Question d'un étudiant en mécanique.)

Si l'objectif d'un tel projet est respectable, et la démarche intéressante, il faut lui laisser le temps de se développer, sinon elle devient inévitablement un alibi : « J'ai essayé, j'ai proposé, mais ils n'en veulent pas. » Quels adultes en voudrait à ce prix-là ?

Je repense souvent au premier cours de dessin que j'ai reçu à l'école primaire. Nous tracions nos premiers traits au dos d'échantillons de papiers peints gaufrés. Gaufrés mais gratuits. (Avec en arrière-pensée, me suis-je dit plus tard : « Quand tu seras Picasso, tu disposeras de feuille de papier plates ! »)

Il en va de même lorsqu'il s'agit d'assister, en spectateur, à des spectacles. Il faut du temps. Le temps de découvrir non pas un spectacle, mais une diversité de spectacles pour faire connaissance avec le théâtre contemporain. (Cesse-t-on de regarder la TV après la première émission barbante ?)

J'entends aller bon train les commentaires... L'école n'a pas que cela à faire, les propositions affluent de toutes les disciplines, etc. On ne peut pas demander aux enseignants de tout faire, de tout connaître. Loin de moi l'intention de mettre cela en doute. Pour être clair, je veux parler de l'organisation institutionnelle, pas des enseignants. Pas tous ! Je constaterai tout de même, pour en terminer avec le cadre scolaire, que les expériences que j'ai pu vivre, orchestrées par des enseignants, non pas par « devoir professionnel » mais parce qu'ils cherchaient à transmettre un intérêt personnel ou un amour personnel pour la discipline choisie, se sont *toujours* révélées positives.

Mais bien des projets se déroulent aussi hors du cadre scolaire. Cela suffit-il à leur réussite ? Ce serait trop simple.

Mes remarques concernant le milieu scolaire pourraient se justifier dans d'autres cadres. Le théâtre reste souvent envisagé comme un loisir occupationnel. S'il peut apporter du plaisir, c'est indispensable, le théâtre a ses exigences. Un projet théâtral est fondamentalement collectif, il demande une solidarité, il est lent et sa progression n'est pas toujours spectaculaire. Autant de caractéristiques qui collent bien peu avec l'air du temps. Mais autant de caractéristiques soulignées comme sources de plaisir, par les jeunes eux-mêmes, une fois le projet abouti.

Comment dépasser ces obstacles ? Comment assumer les exigences par intérêt pour le projet ? Ici, je ne peux que livrer des brides de réponses. Aucune recette, c'est entendu.

Je pense que la réussite des projets avec les jeunes, non pas en termes de résultat ou de production finale, quoiqu'il s'agisse presque toujours d'un moment fort et qui laisse des traces, mais en terme d'expérience ou de découverte, d'une nouvelle porte ouverte simplement, je pense que cette réussite passe d'abord par la considération que l'on porte au projet et à ses protagonistes. De cette considération découleront les investissements humain et matériel nécessaires. (J'aurais pu écrire cette phrase à propos des projets culturels en général. Le cumul « projet culturel » et « par ou pour les jeunes » n'est pas un cadeau, chez nous, par les temps qui courent.)

Entre douze et dix-huit ans, nous sommes, je crois, extrêmement méfiants, sensibles. Nous refusons la bienveillance, toute forme de garderie, de complaisance. Si nous subodorons l'une de ces intentions, nous fermons la porte aussi sec. « Tiens, tiens, voilà l'éducateur social ! » Aucun déguisement ne trompe plus de dix minutes.

Le théâtre, comme l'écriture, est un outil qui ne s'acquiert que s'il permet de réaliser un objectif personnel important inscrit dans un objectif collectif important. Ce sont ces derniers qu'il s'agit de découvrir, de mettre en évidence. S'exprimer n'est pas une fin en soi.

Enfin, pour faire court, se pose aussi la question de la forme. Question qui, elle aussi, ne manque pas de contradictions. Si les jeunes ont peu de connaissance du théâtre (et de l'écriture contemporaine), ils s'en construisent par contre une idée. Et souvent, une idée assez traditionaliste : rideau rouge, effets de costumes, nombreux changements de décors etc. Image aux effets contradictoires : attirance et répulsion, solennel et dépassé. Ecarter ces images toutes faites pour laisser place à leur imaginaire est le cap le plus difficile à surmonter. Il n'est pas rare que mes propositions leur paraissent totalement ringardes, puisque s'inspirant souvent du matériel disponible et pauvre.

La mise en forme du spectacle, pour prendre cet exemple, tant du point de vue scénario que scénographique, doit permettre aux jeunes de s'approprier et de défendre le propos développé. Ici aussi, il faut se donner le temps et les moyens de ses objectifs.

En conclusion, je dirai la nécessité de défendre des projets propres à l'écoute des jeunes. Je dirai que comme tout autre public, il mérite la considération et les moyens nécessaires à la réalisation de ces projets. Dire qu'il n'en existe pas serait caricatural. J'ai commencé par une caricature, la boucle eût pu être bouclée. Mais oserai-je clôturer en disant que les moyens consacrés à ces projets, qu'ils soient théâtraux, musicaux ou audiovisuels, pour ne citer que ceux-là sans oublier les autres, sont à la mesure de la considération accordée aux réalisations culturelles dénuées de prestige et de tralala.